

## PETIT PAN DE MUR JAUNE, le 13/03/22

En rouge, du matériau dont on peut se servir pour étoffer les dialogues, ou bien pour reprendre le sujet plus tard dans une autre scène. Dans chaque épisode une phrase de Proust, en bleu.

### ÉPISODE 1

#### 1ère scène dans un bureau

Zoé feuillette des documents avec des photos de tableaux.

Elle parle au téléphone (ou à une collègue au bureau) :

ZOÉ : *Vu du public*, c'est le titre : La question posée : « Savez-vous *a priori* ce qui vous plaira dans un tableau ? Qu'y recherchez-vous ? » Je m'attendais à des « je ne sais pas, il faut voir au cas par cas... » quand je collectai très vite une bonne centaine de réponses : « Pour qu'un tableau me plaise, ce qui est essentiel pour moi, ce sont les couleurs, c'est la perspective, le dessin, la présence de bleu, une histoire qu'on imagine, une idée de grandeur, l'utilisation du blanc, il me faut un chien ou de la neige (ma fille Gabrielle, 10 ans), une porte ou une fenêtre ouverte car j'ai un instinct de voyeur, le tableau doit être abstrait mais pas trop, m'évoquer le passé, une scène familière. » Les réponses sont illustrées par 2 tableaux : un connu et un inconnu. [On voit certains tableaux, sur le document.] Et pour l'inconnu des sacrées découvertes ! photos chez des bourgeois aisés : dans l'une, propriétaire d'un atelier de restauration d'œuvres d'art le portrait d'un dragon autrichien du 18<sup>ème</sup> siècle sosie parfait de son mari ! Ici, ornant une grande salle à manger, une collection de 12 tableaux tous de la même petite taille, encadrés d'or, des copies de grands classiques, de la Joconde, au Radeau de la Méduse de Géricault, le Printemps de Boticelli, la montagne Sainte Victoire de Cézanne : c'était horrible, c'était ridicule. Ailleurs, un grand Hubert Robert, paysage avec ruine dans les bruns et verts bleutés, avec son pendant un tableau abstrait dans les mêmes couleurs, effet décoratif splendide. Chez une Américaine très férue de culture, et un peu prétentieuse, je découvris une belle quantité de Poulbos ! Chez Natacha et Nikolai qui n'avaient pas un sou et parlaient à peine français, j'appris à reconnaître la perspective par la couleur chez les maîtres hollandais, d'avant en arrière du brun puis jaune puis vert de plus en plus bleuté, puis bleu quand l'azur pur du ciel était atteint. J'appris aussi à discerner dans les peintures à l'huile la transparence créée par la superposition des couches. Je découvris chez Michelle un tableau à motif de marché africain piqué à la machine par son père du temps de son passé colonial.

Le manuscrit comporte 17 chapitres et donc 34 photos. Par exemple pour l'utilisation du blanc, un portrait de Vélasquez d'un homme âgé, dont la touche de blanc nichée dans sa pupille révélait l'âge du modèle, alors qu'un pot de terre émaillé était présenté avant et après la dernière touche de blanc

Pour préface, et pour illustrer le point de vue du spectateur, histoire de Françoise et David, alors qu'ils s'étaient rencontrés, aimés follement, et mariés à 60 ans. Et Françoise m'avait raconté comment dans sa jeunesse, professeur d'anglais exerçant dans une triste ville pluvieuse de Bretagne, seule et malheureuse, elle avait assisté à un vernissage quand elle se figea devant un tableau, un paysage qui lui parut merveilleux, qu'elle n'oublia jamais. Eh bien, de nombreuses années plus tard, heureuse avec son mari, elle avait acheté un terrain qui dominait Grasse, afin de faire construire une maison pour leur retraite, quand, s'approchant du point de vue que leur propriété permettait, elle revit son tableau, là devant elle, son paysage !

Et à la question subsidiaire : « Avez-vous déjà eu une réaction physique devant une œuvre plastique ? Comme on a tous avec certaine musique qui vous gratte le bas du dos ? » Là encore pas

mal de « oui » dont celui de Natacha, russe et peintre elle-même, qui entend des cloches quand elle regarde les feuillages de Corot, ou d'autres qui ont la chair de poule, pleurent, se mettent à transpirer... Et moi qui aime tant la peinture, pas de sueur, pas de frisson, pas de larmes, pas de vision !

LA COLLÈGUE : Mais ce que tu me décris là c'est un syndrome de Stendhal !

ZOÉ : un syndrome de Stendahl ?

LA COLLÈGUE : un choc esthétique. Son nom vient de Stendahl qui lors d'une visite à Florence, a fait un malaise devant toutes les beautés qu'il voyait. D'ailleurs dans ton livre il faudrait ajouter le fameux malaise mortel d'un écrivain devant la Vue de Delft (c'est dans Proust).

### [dans Wikipédia : Émois littéraires

« Le syndrome de Stendhal est une marque de fabrique, celle de la beauté à travers une reconstruction douloureuse de moments utopiques apportés par l'art. Selon Stendhal lui-même : " la beauté n'est rien d'autre qu'une promesse de bonheur" »<sup>4</sup>.

Alors que pour Emmanuel Kant (1724-1804), la contemplation de la beauté provoque : « Une alternance rapide de répulsion et d'attraction par un seul et unique objet. Un point excessif pour notre imagination (...) comme un abîme où l'on craint de se perdre », (*Critique de la faculté de juger*). De même pour le poète autrichien Rainer Maria Rilke (1875-1926) : « La beauté n'est rien d'autre que le début d'une terreur, que nous sommes juste capables de supporter avec une crainte respectueuse, car elle dédaigne sereinement de nous anéantir », (*Élégies de Duino*)<sup>5</sup>.

Il existe de nombreux cas littéraires, proches de celui de Stendhal :

- Marcel Proust, décrit un phénomène analogue dans *À la recherche du temps perdu*, chez Bergotte un personnage confronté au tableau de Vermeer, *la Vue de Delft*<sup>13</sup>.
- Dostoïevski, devant *Le Christ mort* de Hans Holbein<sup>5</sup>.
- Carl Gustav Jung âgé, qui refuse de revoir Pompéi, à cause de la trop forte impression produite lors d'un premier voyage de jeunesse<sup>5</sup>.
- Sigmund Freud, qui ressent un sentiment de dépersonnalisation en visitant l'Acropole d'Athènes<sup>4</sup>.

Selon Magherini, le phénomène est lié à une résonance, à un moment donné, de l'œuvre d'art avec l'histoire particulière et l'inconscient du sujet qui la regarde. Toute œuvre d'art peut être signifiante pour une personne à un moment de son histoire, provoquant des « turbulences »<sup>3</sup>, jusqu'à l'extase ou l'angoisse... D'autant plus que l'on est loin de chez soi, en dehors de ses repères habituels<sup>4</sup>.]

## **2ème scène chez son père, assis dans un fauteuil à côté d'un guéridon où trônent deux livres, un volume des *Mémoires* de Saint-Simon, et *Le Temps retrouvé* de Proust :**

LE PÈRE : Tout va bien ? Des nouvelles de ton mari ? Toujours en Amérique ?

ZOÉ : ça va ça va. En fait ça ne va pas, il m'a annoncé qu'il restait à Boston. Il a rencontré quelqu'un là-bas et veut divorcer.

LE PÈRE : Et Xavier, c'est toi qui devras t'en occuper toute seule ? Je te plains.

ZOÉ : Ne me plains pas, le divorce ne changera pas grand-chose. Je gagne bien ma vie, et j'aurai une pension. Pas de quoi se lamenter, tu sais bien que c'est moi qui me suis toujours occupée de Xavier. Dis-donc Papa, c'est toujours toi qui te coupes les cheveux ? c'est quoi cette frange que tu t'es faite ? on dirait la photo de toi bébé sur un coussin.

LE PÈRE : Oui, comme ça quand je mourrai je repartirai avec la même tête que quand je suis arrivé sur terre. Trêve de plaisanterie, n'oublie pas, je t'en conjure, depuis le temps que je te le serine : tu dois lire Proust. Son style est incroyable, jamais une répétition, des phrases merveilleuses...

ZOÉ : Justement Papa, je viens t'annoncer enfin une bonne nouvelle, j'ai acheté *Du côté de chez Swann*.

### **3ème scène dans un jardin public**

en sentant qu'il y avait peut-être sous ces signes quelque chose de tout autre que je devais tâcher de découvrir, une pensée qu'ils traduisaient à la façon de ces caractères hiéroglyphes qu'on croirait représenter seulement des objets matériels. Sans doute, ce déchiffrement était difficile, mais seul il donnait quelque vérité à lire

ZOÉ est en train de lire *Du côté de chez Swann*. Soudain elle répète à voix haute une phrase qu'elle vient de découvrir :

Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

Elle éclate en sanglots.

## **ÉPISE 2**

**quelques années plus tard**

**1<sup>ère</sup> scène, devant la vue de Delft au Musée du Jeu de Paume,**

Deux éclairagistes installent les spots qui vont éclairer le tableau.



ERWAN (chef éclairagiste du musée) : – Attention, attention, plus à gauche, relève légèrement à droite, bien, maintenant dis-moi si l'éclairage est bon, un peu plus fort ? Et l'angle du faisceau est-il correct ? tu devrais le maintenir à 30°, on veut un effet naturel. Le reste de la salle sera sombre, et cette lumière éclairera de façon uniforme le tableau, qui n'est pas bien grand. Au fait quelle est sa taille exacte ?

2<sup>ème</sup> ÉCLARAGISTE (sur un escabeau) : – 96,5 cm de haut sur 117, 7 de large.

ERWAN : – J'avais pensé accentuer l'intensité du faisceau sur le petit pan de mur jaune, mais finalement non seulement je ne saurais pas quelle tache jaune choisir, et de plus, une telle luminosité vient de cette partie droite du tableau.

2<sup>ème</sup> ÉCLARAGISTE : – Est-ce dû au fait que la lumière blanche qui est envoyée sur tous les tableaux est faite de lumière bleue avec phosphore jaune ? bleu jaune blanc : la palette de Vermeer.

ERWAN : – Tu n'as pas lu Proust ? ce n'est pas étonnant que ce jaune illumine, Vermeer est bien le peintre de la lumière. D'ailleurs ce tableau va être le clou de l'exposition, grâce au célèbre petit pan de mur jaune, qui scintille au soleil de Hollande. Je suis sûr que les critiques vont en parler, comme ils en parlent à chaque fois qu'il est question de Vermeer. Quelle chance que l'exposition se fasse au Jeu de Paume, au même endroit que celle de 1921 qui avait inspiré Proust. Quoiqu'à l'époque on n'avait pas tous ces spots lumineux et on se contentait de la lumière du jour, pas forcément bon pour la conservation des tableaux !

2<sup>ème</sup> ÉCLARAGISTE : – Je crois qu'on y est, n'est-ce pas ? on a plus qu'à attendre le conservateur de l'exposition pour son top final.

## 2<sup>ème</sup> scène Au café de la mairie : Une bande de proustiens

12 proustiens sont réunis autour d'une table nappée de carreaux rouges et blancs. Ils jouent, ou plutôt ils lisent des dialogues extraits d'*A la recherche du temps perdu*. Ce soir, « Dîner à La Raspelière », tiré de *Sodome et Gomorrhe* : On entend l'animatrice, debout elle lit les didascalies.

**M. et Mme Verdurin conduisent leurs invités dehors. La Patronne est particulièrement câline avec Saniette afin d'être certaine qu'il reviendra le lendemain.**

M. VERDURIN (à Marcel): Mais vous ne m'avez pas l'air couvert, mon petit. On dirait que le temps a changé. (Marcel refuse la couverture)

M. DE CAMBREMER: Vous avez tort, il fait un froid de canard.

COTTARD: Pourquoi de canard ?

M. DE CAMBREMER: Gare aux étouffements. Ma sœur ne sort jamais le soir. Du reste elle est assez mal hypothéquée en ce moment. Ne restez pas en tout cas ainsi tête nue, mettez vite votre couvre-chef.

COTTARD (sententieusement): Ce ne sont pas des étouffements *a frigore*.

M. DE CAMBREMER: Ah, alors! (en s'inclinant), du moment que c'est votre avis...

COTTARD: Avis au lecteur! (en glissant ses regards hors de son lorgnon pour sourire)

M. DE CAMBREMER (en riant): Cependant, chaque fois que ma sœur sort le soir, elle a une crise.

COTTARD: Il est inutile d'ergoter. Du reste, je ne fais pas de médecine au bord de la mer, sauf si je suis appelé en consultation. Je suis ici en vacances.

M. DE CAMBREMER (en montant en voiture avec Cottard): Nous avons la chance d'avoir aussi près de nous (pas de votre côté de la baie) une autre célébrité médicale, le docteur du Boulbon.

COTTARD (s'écriant): Mais ce n'est pas un médecin. Il fait de la médecine littéraire, c'est de la thérapeutique fantaisiste, du charlatanisme. D'ailleurs nous sommes en bons termes. Je prendrais le bateau pour aller le voir une fois si je n'étais obligé de m'absenter.

MME VERDURIN: Adieu, mon petit Saniette, ne manquez pas de venir demain, vous savez que mon mari vous aime beaucoup. Il aime votre esprit, votre intelligence; mais si, vous le savez bien, il aime prendre des airs brusques, mais il ne peut pas se passer de vous voir. C'est toujours la première question qu'il me pose : 'Est-ce que Saniette vient ? j'aime tant le voir !'

M. VERDURIN (à Saniette): Je n'ai jamais dit ça (avec une franchise simulée)

M. VERDURIN (en regardant sa montre, au cocher): Ne traînez pas, mais soyez prudents dans la descente. (aux invités qui partent): Vous arriverez avant le train !

Applaudissements.

Certains "comédiens" s'en vont. Reste un groupe, les habitués :

BRIGITTE (l'animatrice = Mme Verdurin dans *la Recherche*): Savez-vous que l'exposition hollandaise commence le 20 septembre au Musée du Jeu de Paume ? On se croirait revenu en 1921. La *Vue de Delft* y sera, ainsi que 3 autres Vermeer. Pour clore notre soirée j'ai apporté une reproduction du tableau, ce qui m'amène à « la mort de Bergotte », que je vous relis :

Il mourut dans les circonstances suivantes : une crise d'urémie assez légère était cause qu'on lui avait prescrit le repos. Mais un critique ayant écrit que dans la *Vue de Delft* de Ver Meer (prêté par le musée de La Haye pour une exposition hollandaise), tableau qu'il adorait et croyait connaître très bien, un petit pan de mur jaune (qu'il ne se rappelait pas) était si bien peint qu'il était, si on le regardait seul, comme une précieuse œuvre d'art chinoise, d'une beauté qui se suffirait à elle-même, Bergotte mangea quelques pommes de terre, sortit et entra à l'exposition. Dès les premières marches qu'il eut à gravir, il fut pris d'étourdissements. Il passa devant plusieurs tableaux et eut l'impression de la sécheresse et de l'inutilité d'un art si factice, et qui ne valait pas les courants d'air et de soleil d'un palazzo de Venise, ou d'une simple maison au bord de la mer. Enfin il fut devant le Ver Meer qu'il se rappelait plus éclatant, plus différent de tout ce qu'il connaissait, mais où, grâce à l'article du critique, il remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout

petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient ; il attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur. « C'est ainsi que j'aurais dû écrire, disait-il. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune. » Cependant la gravité de ses étourdissements ne lui échappait pas. Dans une céleste balance lui apparaissait, chargeant l'un des plateaux, sa propre vie, tandis que l'autre contenait le petit pan de mur si bien peint en jaune. Il sentait qu'il avait imprudemment donné la première pour le second. « Je ne voudrais pourtant pas, se dit-il, être pour les journaux du soir le fait divers de cette exposition. » Il se répétait : « Petit pan de mur jaune avec un auvent, petit pan de mur jaune. » Cependant il s'abattit sur un canapé circulaire ; aussi brusquement il cessa de penser que sa vie était en jeu et, revenant à l'optimisme, se dit : « C'est une simple indigestion que m'ont donnée ces pommes de terre pas assez cuites, ce n'est rien. » Un nouveau coup l'abattit, il roula du canapé par terre où accoururent tous les visiteurs et gardiens. Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ?

BRIGITTE : Qu'en pensez-vous ? surtout du fameux petit pan de mur jaune.

DIANE : – Pour moi, le petit pan de mur jaune, ça évoque la bougie de la mère du narrateur très jeune quand elle monte l'escalier où il la guette, pour exiger le baiser dont il a besoin pour s'endormir, « *Je vis dans la cage de l'escalier la lumière projetée par la bougie de maman* » et pour enfoncer le clou, quelques lignes plus loin « Mais je lui répétais : « *Viens me dire bonsoir* », terrifié en voyant que le reflet de la bougie de mon père s'élevait déjà sur le mur... »

CATHERINE : – Tu as raison, c'est vraiment freudien. D'ailleurs, en plus du mur, le mot “pan” est répété à plusieurs reprises dans *la Recherche*, un véritable refrain. Tout le livre vaut une psychanalyse, et le cœur de l'histoire, c'est ce petit pan de mur éclairé par la mère. La fondation de l'œuvre.

ADOLPHE (Pr de médecine, surnommé Pr Cottard) : – Pour moi, le petit pan de mur jaune, ça signifie qu'il faut, comme pour Bergotte durant son malaise, travailler sa phrase sans relâche. Je travaille d'ailleurs d'Arrachepel (note : un nom cité par le marquis de Cambremer) sur des recommandations pour la prise de madeleine : la dose habituellement recommandée chez l'adulte est de déguster une à deux madeleines, dont la mie mollette après trempage, fonda dans la bouche.

CATHERINE : – Avant de mourir, Bergotte est hypnotisé par ce pan de mur, papillon jaune qui volette devant ses yeux ; ça évoque *Citizen Kane*, mourant, répétant “Rosebud” qui, on l'apprend après enquête, était le nom inscrit sur sa luge d'enfant, quand sa mère l'avait envoyé chez son oncle parfaire son éducation. Il bâtit un empire. Et à l'heure de sa mort, tous ses regrets iront à sa mère perdue... Toujours les mères, on en a marre d'être responsables de tout, fichez-nous la paix !

GILLES (= le peintre Elstir dans *la Recherche*): – Non, ne t'énerve pas, Diane et toi vous avez tout faux, tout cela n'a rien à voir avec la psychanalyse. L'important, c'est que “pan de mur jaune” est répété huit fois dans le texte : “petit pan de mur jaune”... “le tout petit pan de mur jaune”... “le pan de mur si bien peint en jaune”... “le petit pan de mur jaune avec un auvent”... pan pan pan, une vraie partie de chasse !

ADOLPHE : – Et la mère du narrateur qui l'appelle "mon serin", "mon petit jaunet", c'est sûr que le petit pan de mur jaune c'est le surnom donné par la mère à son fils adoré ! Il in-« combre aux mères » de rassurer leurs rejetons.

GILLES : – tu te moques de Marcel ? C'est pourtant sérieux, la mort de Bergotte, et l'amour maternel, et l'amour de la peinture de Vermeer. Quoique, en fait de petit pan de mur jaune, tintin. où est-il ce mur jaune ? Proust ne serait-il pas un polisson, un imposteur qui nous a fait croire au Père Noël ? Il nous a roulés dans la farine, et c'est ça qui est fort : il décrit un bout de tableau, et zou, on y court, on veut voir ce qu'il a vu, on veut être sûrs de se faire sa petite opinion.

BRIGITTE : – Normal ! Proust lui-même dit dans son roman que l'écrivain donne à son lecteur un instrument d'optique pour qu'il regarde en soi-même. Et comme chaque lecteur est unique, cent proustiens, cent interprétations différentes !

GILLES : – Eh bien, moi qui suis peintre, je vous le dis, ce qui compte, c'est que le petit pan de mur soit jaune, c'est la couleur. D'ailleurs, la description de la *Vue de Delft* nous rappelle que Proust était à sa façon un grand peintre avec sa palette faite de mots.

IRÈNE ( = Brichot dans *La Recherche*): – Et qu'y a-t-il pour une musicienne comme moi ? la flûte de Pan, qui est jaune à cause des roseaux qui la composent, le petit pan de mur jaune c'est une flûte de Pan. Et comme Proust aime relier tout à tout, il se trouve que "pan" en grec ça veut dire "tout" comme dans pandémie.

GILLES : – Ta flûte de Pan c'est du pipo.

BRIGITTE : – On a de la chance : quand on parle de Vermeer, on cite Proust ; quand on parle de peinture, on cite Proust, de même pour la musique, la littérature, le temps qui passe, la mémoire.

ADOLPHE : – Et le bœuf en gelée, la madeleine...celle qu'on trempe dans du thé vert du Rhin.

GILLES : – Elle est fine celle-là ! N'oublions pas les asperges ! Tu vas nous dire que Proust était atteint d'Asperger ?

GUILLAUME (*charmant et mélancolique, ingénieur qui aime la précision*) : – Nous connaissons tous bien le tableau de Vermeer, nous en avons vu mille reproductions. Allons donc ensemble au Musée du Jeu de Paume. Allons résoudre l'énigme du petit pan de mur jaune, car sur les photos on ne voit pas à l'échelle, et on ne sait pas s'il est brillant ou terne. OK ?

### **3<sup>ème</sup> scène, devant la vue de Delft au Musée du Jeu de Paume,**

ZOÉ entre et place un pupitre sur lequel est exposé le célèbre texte de Proust, appelé « La mort de Bergotte » ou encore « Le petit pan de mur jaune », extrait de son roman *A la recherche du temps perdu*, dans le 5<sup>ème</sup> volume/ 7 *La prisonnière*.

COLLÈGUE DE ZOÉ (Antillais) : – C'est la première fois que je te vois ici. Tu es nouvelle ?

ZOÉ : Oui et non, je travaille aux Arts Décoratifs, comme documentaliste. Mais pour cette exposition j'ai réussi à me faire muter pour quelques mois. Tu connais la mafia des Antillais (en souriant)...

COLLÈGUE DE ZOÉ : – Quelle drôle d'idée !

ZOÉ : – Seulement en apparence, mais j'ai une raison. Je vais te la raconter, ça a l'air dingue mais c'est la vérité. Tout d'abord tu dois savoir que partout on m'appelle Madame Proust (ici tu peux m'appeler Zoé). Il y a quelques années je participais à une étude dirigée par mon ex, sur la peinture vue du public, 150 personnes interviewées, dans le but de savoir si elles savaient a priori ce qui leur ferait aimer un tableau. On reçut de nombreuses réponses – mais avant tout ce sont les couleurs qu'on citait le plus –. Moi-même je suis fascinée par la couleur jaune, et la représentation de la lumière ainsi que du bleu de la mer : un souvenir de ma petite enfance (j'ai quitté la Martinique à 10 ans) ? Des phénomènes étranges me furent rapportés : des sueurs, des frissons des larmes...

COLLÈGUE DE ZOÉ : – Et toi tu en as eu des impressions extraordinaires ?

ZOÉ : – Non, moi qui aimais tant la peinture, rien. A cette époque mon père m'exhortait à lire Proust, qu'il avait toujours à portée de main. Je finis par suivre son conseil, j'attaque *Du côté de chez Swann*. Rien à signaler jusqu'à ce que j'arrive à une tasse de thé d'où sortent tous les souvenirs. Je me retrouve en larmes, un grand sanglot à la gorge remonté du tréfonds de moi-même. Je viens d'être victime d'un "syndrome de Stendhal", (Stendahl était tombé malade devant les beautés de Florence, un choc esthétique violent). Ce que je cherchais dans la peinture, je l'avais trouvé dans la littérature. Je suis prise par la passion.

COLLÈGUE DE ZOÉ : – d'où ton surnom de Mme Proust ?

ZOÉ : – Je me demandais pourquoi mon sanglot me remontait à la gorge toutes les 150 pages environ de lecture de *la Recherche*. Des années après, c'est-à-dire maintenant que mes enfants ont grandi, j'ai plus de temps et je me suis mis en tête de comprendre l'origine de ce choc esthétique intermittent. D'où ma présence ici, devant le tableau qui doit voir défiler tous les proustiens de France et de Navarre, et que je voudrais écouter, pour mon enquête.

## ÉPISODE 3

### 1ère scène au musée

Inauguration de l'exposition, il y a foule. Dans cette foule, discussion entre un journaliste et un écrivain :

La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature. Cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir.



Dialogue entre un journaliste tenté par la littérature, et un historien, autour du texte de Jean-Louis Vaudoyen, qui avait fait la critique du tableau de Vermeer, et sa transformation en texte littéraire par Proust.

### **2ème scène au musée**

Donald, artiste plasticien à Meaux, en fin de journée, vient voir le tableau. Il reconnaît Zoé, s'approche de sa cousine, et ils vont prendre un café : il lui raconte qu'il a un ami obsédé par Proust, qui pourrait peut-être l'aider dans son enquête.

### **3ème scène dans l'atelier du Merle.**

Très kitsch, dessins humoristiques sur Proust, son buste en plâtre peint. Dialogue entre Zoé, Donald et Gilles, qui promet d'aller voir le tableau de Vermeer. Visite d'Hélène, une passionnée du bleu de Delft et de sa porcelaine.

## **ÉPISE 4**

### **1ère scène au musée, défilé de quelques visiteurs, Zoé commente avec son collègue :**

(voici des exemples : ils pourront être répartis entre les différents épisodes, comme une espèce de refrain, avec toujours une citation de Proust. On verra les tableaux dont ils parlent)

Chaque artiste semble ainsi comme le citoyen d'une patrie inconnue, oubliée de lui-même, différente de celle d'où viendra, appareillant pour la terre, un autre grand artiste.

**La fête au hareng** 2 guides qui racontent Vermeer, un spectateur qui évoque OSS 117.

**Petit pan de mur jaune avec un auvent, petit pan patapan** Un comédien explique à son amie comment lire le petit pan de mur jaune, cité 7 fois. Il donne aussi sa méthode pour apprendre par cœur :

**Corot, tache rouge tache jaune, pan ou détail** Dialogue sur la façon qu'ont les peintres d'introduire certains détails qui ont un but bien précis :

### **Le tableau qui vous regarde par son œil jaune**

#### **Un groupe de collégiens sortis des *Mille et une nuits***

Le soir, je sortais seul, au milieu de la ville enchantée où je me trouvais au milieu de quartiers nouveaux comme un personnage des *Mille et une Nuits*.

Une quinzaine de jeunes « des banlieues » avec le professeur qui leur a fait étudier des extraits de Proust. Leur remarques sont souvent très pertinentes.

**Palette bleue, couleur jaune et synesthésie** Dialogue autour du pouvoir des couleurs, Nabokov, Cézanne...

Mais les noms présentent des personnes - et des villes qu'ils nous habituent à croire individuelles, uniques comme des personnes - une image confuse qui tire d'eux, de leur sonorité éclatante ou sombre, la couleur dont elle est peinte uniformément [...]

**Tu es dans les nuages ?** La grand-mère du narrateur l'initie à l'art, en particulier au sens de l'observation.

**Le mystère :** Dialogue autour du mystère de l'œuvre d'art et Proust, par cette matière colorée minuscule

Et comme l'art recompose exactement la vie, autour des vérités qu'on a atteintes en soi-même flottera toujours une atmosphère de poésie, la douceur d'un mystère qui n'est que le vestige de la pénombre que nous avons dû traverser, l'indication, marquée exactement comme par un altimètre, de la profondeur d'une œuvre.

**Historique :** Dialogue entre 2 proustiens, catholique et protestant, et des références historiques sur Vermeer.

**Une question de vision, pas d'interprétation** Dialogue sur l'incarnation de l'essence.

**Spinoza lunette** Dialogue sur les instruments d'optique, Spinoza (tailleur de lentilles), l'inventeur du microscope, et Vermeer, tous contemporains en Hollande.

« L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument d'optique qu'il offre au lecteur, afin de lui permettre de discerner ce que sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. »

**Abolition du temps** Deux femmes, la plus âgée, s'appuyant au bras de la plus jeune, se dirigent à petits pas vers le tableau. Discussion sur le temps qui passe.

**Occurences dans la recherche et dans Vermeer** Des fans de Marcel Proust s'embarquent dans des dialogues extrêmement détaillés, farfelus.

– Sept fois dans le texte exposé devant le tableau on retrouve le petit pan de mur jaune :

un petit pan de mur jaune

du tout petit pan de mur jaune

il attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur.

ce petit pan de mur jaune

le petit pan de mur si bien peint en jaune

« Petit pan de mur jaune avec un auvent, petit pan de mur jaune. »

**Utilisation du blanc** Un vieux professeur d'art venant de Russie, à sa jeune élève. Blanc dans l'écriture aussi :

« la chose la plus belle de *l'Education sentimentale*, ce n'est pas une phrase, mais un blanc. Flaubert vient de décrire, de rapporter pendant de longues pages, les actions les plus menues

de Frédéric Moreau. Frédéric voit un agent marcher avec son épée sur un insurgé qui tombe mort. « Et Frédéric, béant, reconnut Sénécal ! » Ici "un blanc" et, sans l'ombre d'une transition, soudain la mesure du temps devenant au lieu de quarts d'heure, des années, des décades. »

## 2ème scène au musée

Le groupe de proustiens arrive, ils regardent un film muet datant de 1921, présenté avec sous-titres (ou play-back)

### UN MERCREDI ARTISTIQUE

(hommage à Bergotte, le grand écrivain qui vient de disparaître)

Titre : un téléphonage

- Ah, Cottard, c'est Madame Verdurin. Je vous téléphone pour une nouvelle extraordinaire : mercredi prochain, pas de mercredi chez moi. Notre petit clan se réunira à l'entrée du Musée du Jeu de Paume. Vous avez lu le journal ? Bergotte est mort, il s'est écroulé sur un canapé en face du tableau de Vermeer *Vue de Delft*. Je ne veux pas être méchante, mais la fréquentation du salon d'Odette ne lui a pas fait de bien ; il paraît qu'il est mort d'une indigestion en sortant de chez elle. Ce n'est pas chez moi qu'il se serait gavé de pommes de terre.

Cottard : – Une indigestion ? ne serait-ce pas plutôt une intoxication alimentaire ? A-t-il eu un lavage d'estomac ? dans mon service c'est une chose courante comme l'eau dont on se sert pour siphonner l'estomac. C'est égal, mais au moins sa mort nous aura donné l'occasion d'aller voir de près le tableau !

Mme Verdurin : – Très bien, je préviens nos amis : rendez-vous demain à 17 h au musée.

Titre : arrivée au musée d'une troupe bruyante

On voit Madame Verdurin, flanquée du Professeur Brichot, grosses lunettes, brandissant son parapluie, un signe de ralliement que les soldats japonais du Moyen Age, porteurs dans le dos de petites bannières colorées n'eussent pas désapprouvé. Suivaient, un air de mépris à la bouche, une grosse Madame de Cambremer avec un homme en noir, son époux, le nez rouge tout de travers, Ski, un petit homme portant béret basque, le Professeur Cottard et sa femme, Monsieur Verdurin, la pipe à la bouche, suivi du baron de Charlus, pantalon jaune, se dandinant, qui prenait le bras du violoniste Morel, qui lui-même se dégageait autant qu'il le pouvait de cette étreinte révélatrice. Fermant la marche Marcel, arrivé presque en retard à cause d'un rendez-vous avec sa cousine, la princesse Sherbatoff, et Saniette tout essoufflé. Une fois devant le tableau,

Titre : Assemblée devant le tableau

Mme Verdurin : - J'ai lu dans *Le Figaro*, qu'en mourant, Bergotte avait bredouillé « petit pan de mur jaune », l'index pointé sur le tableau. Nous allons élucider ce mystère, n'est-ce pas Charlus, car vous en êtes bien ?

Charlus : - Que voulez-vous dire par « vous en êtes » ?

Mme Verdurin : - d'art naturellement, même si vous avez l'air plus amateur de musique que de peinture (en clignant de l'œil en direction de Morel, le jeune et beau violoniste que le baron de Charlus tenait par le bras, malgré les réticences du jeune éphèbe

Marcel (s'exclamant) : « Magnifique, je pense que c'est le plus beau tableau du monde! Mais je ne vois pas de pan de mur jaune », et il s'approche de la toile, repère les deux petites taches jaunes : « serait-ce ceci, ou cela dont Bergotte voulait parler ? ou n'est-ce pas une énième farce du grand romancier, qui, à sa dernière heure a trouvé la vérité non pas dans les cathédrales si liées au lyrisme de sa jeunesse, mais dans un détail de maçonnerie ?

Ski (visage poupin), vivement : - tout est dans la couleur ! le jaune, voici ce qui compte, ce jaune brillant et translucide comme celui d'un Sauternes que les Verdurin nous serviront avec un foie gras pour notre prochain mercredi, au lieu de la galantine que la patronne offre à notre ami Saniette pour son casse-croûte, n'est-ce pas Saniette que vous préféreriez le foie gras à la galantine ?

Saniette semble gêné, tandis que rient (jaune) les Verdurin, il s'approche de l'un des pans de mur possibles sur la toile : ce n'est pas un pan ! - et pourquoi donc ? l'interrompt Mme Verdurin - Parce que je ne vois pas de soldats défiler – et alors ? – eh bien ce sont eux qui feraient pan, patapan, pan, patapan, pan pan. répond Saniette dans un souffle – c'est malin dit M. Verdurin, vous êtes devenu militariste ?

Mme de Cambremer comme illuminée : - Mais ce mur jaune, ce n'est pas de la pierre ni du ciment, on dirait du tissu, un tissu chatoyant comme celui des rideaux de notre château de Féterne, n'est-ce pas mon ami ? (se tournant vers Cancan qui lui répond : - Jaune ? jaune d'or comme celui des œufs de la Poule aux œufs d'or ? (faisant référence à l'une des trois fables de La Fontaine qu'il connaissait et qui lui servaient de base de données à ses citations littéraires).

Brichot intervient : - Vous n'y êtes pas, si Bergotte pointa du doigt ce petit pan de mur jaune inconnu c'était pour nous livrer un message, un message dont le décodage doit passer par son étymologie : pan vient du latin panus, pane, panum, qui désigne un champignon. - un champig non... de dieu ! s'écrie Cottard, mais vous faites fausse route, le panus est une espèce de tumeur métastasée très contagieuse qui décima la population hollandaise du 17<sup>ème</sup> siècle ! - Eureka, nous brûlons ! renchérit Brichot tandis que Cottard ne peut s'empêcher de dire : - comme aurait dit Jeanne d'Arc. – Excusez-moi interrompt Charlus qui met son lorgnon pour s'approcher de la plus grosse tache jaune : ce détail est essentiel, je le sais d'autant mieux qu'un de mes aïeux, un Guermantes intime de Louis XIV, était secrètement allié aux princes d'Orange, à une époque où le jaune soufre était attribué à la minorité catholique aux Pays Bas, en fait à une minorité de mœurs ! Ce petit pan de mur jaune est donc un message secret de Vermeer à ceux de la confrérie ! - Vraiment ? s'écrie la princesse Sherbatoff, c'est tout à fait extlaoldinaile, étonnant, intellessant. Est-ce poul cela que vous poltez un pantalon jaune ?

Mme Cottard (sortant de sa réserve) : - Si je comprends bien, Bergotte est mort l'index pointé vers un mystère (« et boule de gomme » marmonne le docteur), et les mystères en peinture ça fait parler (vous souvenez-vous du portrait de Machard ?).

Mme Verdurin : - Pour nous résumer, ce gremlin de Bergotte non seulement a trouvé le moyen de faire parler de lui, de Vermeer, de notre petit noyau, et à nous faire entrer dans la postérité, mais surtout, à titre posthume, il a pu repousser un de mes mercredis ! et elle enfouit soudainement sa tête dans les mains, prise d'une gaieté irrépessible.

Fin

### **3ème scène** au musée :

Gilles vient voir le tableau, il tombe en admiration/pamaison devant le petit pan. Il prend conscience du fait qu'il a manqué que d'inspiration :

le grand peintre que j'avais connu à Balbec, Elstir, avait trouvé le motif de deux tableaux qui se valent, dans un bâtiment scolaire sans caractère et dans une cathédrale qui est, par elle-même, un chef-d'oeuvre. Et comme le peintre dissout maison, charrette, personnages, dans quelque grand effet de lumière qui les fait homogènes,

### **4ème scène** devant un distributeur de billets (muet)

ZOÉ à la poste, queue interminable, lenteur des machines d'affranchissement : un homme jeune, qu'elle prend pour le réparateur, lui montre comment récupérer son reçu, elle paie avec sa carte de crédit qui ne réapparaît pas : le jeune part avec. Déconfite, Zoé devant le commissariat.

## **ÉPISODE 5**

### **1ère scène** dans l'atelier du Merle

Donald rend visite à Gilles, dans son atelier trône maintenant une grande reproduction de la Vue de Delft. Discussions sur l'art, et comment ce tableau a revivifié l'inspiration du peintre. Point de vue de Donald.

Par l'art seulement, nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier et autant qu'il y a des artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini, et qui bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont ils émanaient, qu'il s'appelât Rembrandt ou Ver Meer, nous envoient leur rayon spécial.

### **2ème scène** chez Donald à Meaux

Durant un salon de graffiti, une amie peint pour Gilles du jaune au rouleau.

### **3ème scène** au café de la mairie

Zoé, amenée par Gilles, discute de son syndrome avec le petit clan. Ils récitent du Proust par cœur, et proposent à Zoé de répéter avec eux une pièce « Le petit pan de mur jaune », qu'ils espèrent jouer au musée pour le 100ème anniversaire de la mort de Proust. Gilles annonce qu'il a convaincu sa fille, une célèbre comédienne, de servir de marraine à la petite troupe :

Mais la Berma faisait pourtant entrer les mots, même les vers, même les « tirades », dans des ensembles plus vastes qu'eux-mêmes, à la frontière desquels c'était un charme de les voir obligés de s'arrêter, s'interrompre ; ainsi un poète prend plaisir à faire hésiter un instant, à la rime, le mot qui va s'élanter et un musicien à confondre les mots divers du livret dans un même rythme qui les contrarie et les entraîne. Ainsi dans les phrases du dramaturge moderne comme dans les vers de Racine, la Berma savait introduire ces vastes images de douleur, de noblesse, de passion, qui étaient ses chefs-

d'oeuvre à elle, et où on la reconnaissait comme, dans des portraits qu'il a peints d'après des modèles différents, on reconnaît un peintre.

## ÉPISODE 6

### 1ère scène au musée

Défilé de visiteurs, commentés par Zoé à son collègue. Elle lui raconte aussi que les huissiers se sont pointés chez elle, que son ex ne l'aide en rien, et que ses propres enfants, ses frères et sœurs, dégoûtés qu'elle ait laissé tomber un bon job pour suivre sa passion en devenant gardienne de musée, lui en veulent. De plus son fils Xavier a fait une scène dans la rue (ce n'est pas la première fois) et les pompiers l'ont hospitalisé de force à Sainte-Anne.

### 2ème scène à l'hôpital psychiatrique

Xavier raconte à sa mère comment ça se passe, et surtout il lui demande de lui rapporter quelques exemplaires de son livre *American Immigrant* que déjà 2 patients ont lu et beaucoup aimé.

### 3ème scène au musée

Guillaume (du groupe du Café de la Mairie) revient seul au musée, il est déçu par le jaune, et se dirige vers la salle attenante, où le portrait d'une jeune fille à la perle est accroché. Tandis qu'Hélène vue pour la 1<sup>ère</sup> fois chez Gilles), qui sort étourdie par trop de bleu dans la salle des porcelaines de Delft, se retrouve elle aussi devant la jeune fille à la perle : elle tombe dans les bras de Guillaume, qu'elle avait perdu de vue depuis quelques années ; Ils trouvent un accord sur les couleurs : il faut du jaune, du bleu et du blanc.

## ÉPISODE 7

### 1ère scène au café de la mairie

Mais c'est quelquefois au moment où tout nous semble perdu que l'avertissement arrive qui peut nous sauver : on a frappé à toutes les portes qui ne donnent sur rien, et la seule par où on peut entrer et qu'on aurait cherchée en vain pendant cent ans, on y heurte sans le savoir et elle s'ouvre.

Un grand grammairien, qui n'aime pas la phrase longue de Proust, a été invité. Il dézingue les phrases qu'on lui soumet (très drôle), et c'est alors que Zoé se rend compte que son syndrome de Stendahl vient d'une structure particulière de la phrase.

### 2ème scène au musée

Zoé raconte à son collègue comment elle a résolu son énigme, et que, alors qu'elle se moquait d'une explication psychanalytique du petit pan jaune qui rappelait le mystère de la lumière de la bougie de la mère conduisant à son baiser. Elle pense que pour elle ce n'est pas la couleur qui l'a ramenée à l'amour de son père, mais une structure de mots. L'outil pour atteindre à la révélation et la victoire sur le temps n'était pas le même, mais le résultat l'était.

... l'œuvre d'art était le seul moyen de retrouver le Temps perdu...

Elle lui raconte aussi la mort de son père citant Phèdre et le soleil (une autre illumination toute ne jaune).

### **3ème scène** au café de la mairie

Répétition pour le petit pan. Un nouveau proustien tombe sous le charme de Zoé, tandis que Gilles annonce l'ouverture, dans une galerie à Meaux, d'une exposition faite des tableaux (en reproduction) de VU DU PUBLIC.

## **ÉPISODE 8 (dernier épisode)**

### **1ère scène** dans une galerie à Meaux

Donald présente l'exposition VU DU PUBLIC.

### **2ème scène** au musée

... la troupe joue dans la cour **du Musée**, tout le monde est vêtu de jaune, bleu et blanc. Annonce du mariage Guillaume/Hélène. Les frères Linos font un numéro.

**Zoé** laisse tomber le musée, elle a le rôle principal dans la pièce. Tout le monde salue. Ou bien elle crée une "université populaire Proust & Vermeer : quand sa vie devient chef-d'œuvre".